

L'oranger

Comme tu sembles triste et amer! Ne frissonne pas ainsi! Je me sens si coupable de ne pas te savoir heureux. Tu regardes par la fenêtre ouverte et tout ton être est ailleurs. Tu ne vis plus dans cette pièce depuis longtemps. Je voudrais tant te ramener à moi, mais il est trop tard. Tu t'es replié sur ta solitude et dès que je m'approche, tu pointes vers moi tes épines. Tu n'attends plus du jour que l'annonce de la nuit et de l'oubli. Tu meurs lentement par ma faute et je suis désemparée, car j'ai soudain éprouvé la détresse et la douleur qui te font trembler.

Je me rappelle mes huit ans et l'enfant assise dans les escaliers, devant notre maison. Je mangeais une orange qui me collait les doigts et dont le jus s'échappait sur le bord de mes lèvres. Les arbres étaient chargés de bourgeons éclatés et les tulipes se tenaient hautes sur leurs tiges. Ma mère jardinait, creusant des nids pour les graines toutes neuves. Je voulais moi aussi aider le printemps et je cherchais comment. J'avais gardé les noyaux de mon fruit dans mes mains et je jouais distraitemment avec eux. Il en est tombé un qui a roulé sur le trottoir et s'est finalement perdu dans l'herbe. J'ai alors pensé qu'il pourrait devenir autre chose. Je suis allée trouver maman et nous sommes entrées ensemble chez nous, le mettre dans un verre d'eau.

Il a passé ses premières journées sous mes yeux intrigués. Puis, lorsqu'est apparue sa petite queue blanche, je suis allée, pleine d'enthousiasme, choisir un pot et un peu de terre fraîche. Je l'ai ensuite enfoui tout impressionnée de cette vie qui prenait forme, dans son nouvel univers. Et j'ai épié sa venue.

Un après-midi, alors que je revenais de l'école, j'ai vu ta minuscule pousse verte se chauffer au soleil. J'ai cru, à ce moment-là, que je ne pouvais me sentir plus heureuse. Et j'ai grandi avec toi dans la tendresse, à la fois étonnée et fière que tu puisses vivre à cause de moi.

Mais j'ai vieilli aussi et l'adolescence m'a emportée loin de toi. L'habitude a volé mon affection; je t'ai abandonné.

Je me souviens de cette heure pluvieuse alors que je tirais les rideaux sur le soir qui tombait. Tes branches se sont tendues vers moi pour m'infliger une longue égratignure sur le bras. Je n'ai pas compris tout de suite ton acte. Mais j'ai reconnu, surprise, ta silhouette chétive à peine visible dans l'ombre.

Comme je voudrais maintenant que tu me reviennes pour me donner une chance de te guérir de ta souffrance. Mais tu as déjà trop manqué d'amour et mon inconscience t'a tué peu à peu.

Octobre 1975